

## LE CHEVAL, LE CHIEN ET LA GUERRE

En septembre 1939, les hommes mobilisés à peine partis, les chevaux furent réquisitionnés.

Tout bon cheval devait être amené à l'heure dite, au lieu de rassemblement pour le front. Ceux d'Audrix et de Saint-Chamassy, de Bonnemort, en tout cas, étaient conduits au Bugue.



Au hameau, notre père avait été appelé ; le grand-père Lalot, blessé de la guerre 14-18, n'avait plus l'âge d'y retourner !

Le voisin François Dumoulin venait de voir partir son jeune gendre Firmin Ségué (lequel survivra à la bataille, pour mourir, au retour, des suites d'un accident du travail).

Chez Roye, le fils fera les Chantiers de Jeunesse, mais, pour l'heure, il était là et, si le Père Paul n'était plus apte à la guerre, il fut alors désigné comme convoyeur de chevaux pour l'armée. Il emmena son propre cheval et notre grand-père devait l'accompagner jusqu'au Bugue avec le sien. Il ouvrit donc la porte de l'écurie et fit sortir, la tenant par le licol, Margot, la belle jument brune.

Avec notre grand-mère et notre mère, nous les regardions depuis le seuil de la maison traverser la cour... Nous, deux petites filles d'à peine trois ans et de moins de six ans qui ressentiaient fortement la situation

Je vois l'homme et le cheval rejoindre le voisin et sa monture ; je ne vois pas de chien, ou bien je l'ai oublié.

Le grand-père, ancien moutonnier, avait gardé de ses longues courses en Quercy un superbe chien de berger, fauve. Finou, chienne de race, avait été achetée à des éleveurs du Garissal près de Bigaroque. Les jours qui suivirent, je ne me souviens pas d'avoir entendu dans la famille de remarques sur la « disparition » du chien. Mais, papa n'était plus là et l'écurie était vide !

Un certain réconfort venait pourtant du fait que notre voisin et d'autres hommes que nous connaissions, allaient s'occuper du transfert des chevaux.

Du Bugue à Périgueux, à pied, par la route et en petits groupes. De Périgueux à Limoges, par le train.

Au long du parcours, fallait-il faire monter de nouveaux animaux ou les wagons étaient-ils complets au départ ? Toujours est-il qu'il y avait une forte surveillance : ces bêtes perturbées et ruantes devaient être apaisées et nourries. On leur donnait aux arrêts de l'eau et de la paille.

Roye dû être absent plusieurs jours mais quand il revint, il n'était pas seul : il ramenait « la Finou ». Et il nous raconta cette fabuleuse histoire.

Un chien avait été signalé dans le convoi un soir, allant rendre visite à sa jument et à la nôtre, il découvrit la somptueuse bergère blonde, couchée entre les jambes de la jument Margot, qu'elle avait su retrouver. Les séparer à Limoges ne fut pas aisé mais, finalement, comme Finou connaissait Paul, elle accepta de le suivre et ils revinrent tristement par le train.

Finou n'avait plus ses moutons et venait de perdre sa compagne de la ferme. Cependant, elle allait bientôt trouver un nouveau sens à sa vie de chien !

Une troisième fille était née chez nous.

Pendant que les grands-parents et la jeune mère s'activaient aux champs où manquaient les bras du père, Finou se postait au bout de « la terre », son museau noir au bord du landau pour surveiller le bébé. Douce et tendre mais vigilante. Les petites grandes-sœurs pouvaient jouer, déchargées de responsabilités ! , Pourtant, quand venait le temps de l'école, Finou nous accompagnait jusqu'au gros cerisier, pas plus loin, au bord du chemin de la Cambonie, vers Audrix, là où à midi et le soir, à l'heure, elle nous attendrait...

Toujours, j'ai gardé l'image émouvante, rassurante, peut-être, de ces deux nobles bêtes, la chienne près de la jument dans le train de la guerre.

Andrée TEILHAUD

